

BORGEAUD Philippe, *La pensée européenne des religions*, Paris, Le seuil, 2021 (238 pages)

Voici la vérité sur cet ouvrage, elle ne plaira pas : le lire est suffisant si l'on entend se satisfaire d'une vision scientifique des religions. Garder sa réserve est essentiel si l'on entend élargir sa perception à la connaissance du religieux. L'information qui nous est ici livrée est révélatrice d'une culture, d'une identité, d'une tradition, d'une pensée, saisies sous l'angle encore peu ouvert et donc dérangeant de *la science des religions en histoire comparative*. De ce point de vue, l'ouvrage doit être lu, car il explique, démontre, illustre avec la maîtrise habituelle de son auteur, à chaque détour de phrase, la réalité anthropologique des religions, dans l'idée que ce sont des mythes – des récits fondateurs – créés par des sentiments, des paroles, des actes au final transposés dans les religions modernes. C'est évident, la science est un savoir et la science des religions augmente ce savoir. La discipline intéresse, interpelle, remet en cause, ici notre manière d'être et de faire. L'exercice de la science est indispensable si l'on entend évoluer avec le monde d'ici et de maintenant, ne pas en être éjecté, y contribuer modestement, à sa manière, selon ses dons et son travail. C'est incontestablement le mérite de cet ouvrage, qui fait l'intérêt – à mes yeux la nécessité – de sa lecture.

Et maintenant, la réserve : science n'est pas *connaissance*. Savoir, c'est être conscient, se poster au seuil de la connaissance. Connaître, c'est bien davantage : c'est donner au savoir sa signification, c'est engager l'opportunité de *naître* avec le savoir, voire de *renaître* avec lui. C'est responsabiliser le sachant, qui devient le *connaissant* dans son agir social (ou religieux). Cette ouverture est le lien éthique. En matière de religions, en particulier monothéistes, en priorité s'agissant des religions du Premier et du Second Testaments, l'ouvrage limite le savoir à l'Europe : le savoir n'aboutit pas à la connaissance, il se restreint à la démonstration des hypothèses de base. Oui, ce savoir est indispensable, mais il n'est pas suffisant. Le saut du transcendant ne s'explique pas si l'on se cantonne dans ces deux enclos choisis arbitrairement : d'une part, l'Europe n'est pas ici reliée de manière convaincante aux sources égyptiennes, babyloniennes, hébraïques et juives ; d'autre part, l'impasse est faite délibérément sur les extraordinaires phénomènes des sédimentations juives, helléniques et romaines qui expliquent en bonne partie la pensée européenne des religions. Ces religions, faites de les relier en outre aux singularités de la foi, de l'espérance, de la charité, de l'invention du Dieu unique et transcendant – comme pourraient l'exprimer un Thomas Römer ou un Jan Assmann –, ne sont que de l'os sans la chair. Faire fi des témoignages écrits depuis plus de trois mille ans équivaut à faire exploser la Faculté de théologie et des sciences des religions en Faculté des sciences des religions. Passionnant, indispensable, volontairement limité, ce mode élaboré, sophistiqué, académique d'un savoir, si l'on veut « entrer dans la tentation » de la polémique, arbore un zeste du trop fameux « dégage » aujourd'hui à la mode. Quant à moi, j'assume et ne prétends pas au savoir-vérité : connaître, naître avec, renaître, est mon espoir, mon espérance. Savoir un peu, passionnément, m'est nécessaire, mais ne me suffit pas et d'ailleurs je ne suis pas un sachant. Surtout pas en matière des témoignages bibliques précieux de cinq mille années et de l'ensemble du Bassin méditerranéen élargi jusqu'au Tigre et à l'Euphrate.

Jean-Marie Brandt, 9 mars 2021